

le bouleversement de sa figure révélait le doute et l'inquiétude où son âme était plongée, et de temps en temps tout son corps frissonnait douloirement.

Longtemps elle garda cette attitude, sans avoir, pour ainsi dire, conscience de ses pensées qui se heurtaient dans sa tête.

Marchant ensuite doucement vers la chambre où le duc reposait sur une chaise longue, elle s'approcha pas à pas de son père.

Don Alexandre avait les yeux fermés et les oscillations régulières de sa poitrine soulevée par sa respiration indiquaient qu'il dormait.

Anita considéra ce mâle visage qu'elle avait contemplé tant de fois avec adoration. Elle se rappelait tout le bonheur qu'elle avait eu depuis sa plus tendre enfance, tout l'orgueil qu'elle éprouvait naguère à être la fille de ce grand d'Espagne qui cultivait l'estime universelle et qui, porté au pouvoir par le vœu populaire, était appelé hier encore à s'élever aux plus grandes dignités du royaume. Elle se rappelait tous les rêves d'ambition du duc et elle se demandait, tandis que des pleurs roulaient dans ses yeux, si c'était bien lui qui était là devant elle, voué, peut-être irrévocablement, à la haine du colonel, à l'infamie et à la mort. Puis, tout à coup, elle songea à cette autre existence, non moins cher à son cœur, condamnée, elle aussi, à partager cette destinée fatale, et elle ressentit comme un brisement de tout son être en se disant que c'en était fait à jamais de son mariage avec Horace.

Ses bras étaient tombés languissamment ; ses yeux, pleins de mélancolie, étaient mornes et éperdus ; ses lèvres blêmes, entr'ouvertes, semblaient paralysées ; sa tête se penchait inerte et son regard se clouait avec désespoir sur le duc.

En ce moment, un bruit de roues et des piétinements se firent entendre au dehors, dans la cour d'honneur du palais. La jeune fille courut vivement à la fenêtre, souleva le rideau et poussa un cri de joie. Puis elle s'élança au dehors. Quelques minutes après, elle se trouvait réunie avec Virginie dans le salon et la serrait dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive.

— Oh ! que tu es bonne d'être venue tout de suite !

— Je n'ai pris que le temps de lire ta lettre. Mais qu'as-tu donc ? Pourquoi ces larmes ? Tu es tout agitée. Que se passe-t-il ? De grâce, ne prolonge pas mon anxiété.

— Virginie, dit Anita en levant péniblement son visage dont la pâleur mortelle était encore accentuée par l'accablement de l'insomnie, Virginie, je suis profondément malheureuse !

— Calme-toi, je t'en supplie, et conte-moi ton tourment. As-tu éprouvé quelque contre-temps ? Ton père t'a-t-il grondée, pour la première fois de sa vie ?

— Mon père est aujourd'hui pour moi ce qu'il était hier, ce qu'il a toujours été : bon, affectueux, dévoué ; mais lui comme moi, nous sommes écrasés par l'adversité. Une tempête effroyable s'amoncelle sur nous, et je n'ai pas la force d'attendre stoïquement le coup qui doit nous frapper.

— Encore une fois, Anita, je t'en conjure, explique-moi, dis-moi tout ce qui t'attriste, si je n'ai pas perdu ta confiance.

— Oh ! non, non, mon amie, sans cela je ne t'aurais pas fait appeler. Mais, hélas ! le malheur est peut-être irréparable.

— L'état du duc s'est-il aggravé ?

— Mon père est toujours convalescent, et le médecin nous a donné l'assurance qu'il serait bientôt rétabli complètement.

— Don Alexandre de Balboa aurait-il, quoique toute la presse madrilène dise le contraire, subi un échec dans ses projets politiques ?

— Mon père sera demain, s'il le veut, président du conseil des ministres.

— Sa fortune est-elle compromise ?

— Non.

— Alors, pourquoi es-tu affligée, défaite, tremblante ?

Anita prit la main de son amie, comme pour mieux dominer son émotion, et, lui adressant un de ces regards qui semblent être un jet de l'âme :

— Virginie, dit-elle tout bas, d'une voix tréssillante, le moment est venu de te révéler un secret qui m'opresse, me torture et déchire mon

cœur dans un combat si cruel que rien ne saurait t'exprimer mes angoisses.

Un sanglot étouffa sa voix ; elle couvrit sa figure de ses deux mains et les larmes coulèrent entre ses doigts.

Virginie pressentit un malheur.

— Tu m'effraies, Ana.

— Ecoute. Il y a quinze jours, je me croyais complètement heureuse. L'avenir m'apparaisait sous les plus riantes couleurs, il était riche de toutes les espérances. Rien ne manquait à mes vœux ; mon mariage avec ton frère était arrêté, mon père y avait donné son consentement et nous n'attendions plus que sa guérison pour en fixer définitivement la date avec sir Richard. Un jour, pendant que je veillais don Alexandre, deux hommes insistèrent pour le voir et malgré mon opposition, arrivèrent jusqu'à lui. L'un d'eux était l'ancien intendant du duc ; l'autre m'était inconnu, mais sa physionomie patibulaire, mise en relief par une cicatrice qu'il avait au front, m'inspira tout d'abord une indicible répulsion.

— Une cicatrice au front ? questionna Virginie étonnée.

— Craignant que cette visite compromit la santé de mon père, qui était très faible, je me tins dans le cabinet attendant et j'assistai à l'entretien.

Anita s'arrêta de nouveau, vaincue par son trouble.

— L'inconnu, reprit-elle au bout de quelques instants, avait servi mon père au château de Balboa. Son ton peu respectueux et bientôt insolent ne me laissa aucun doute sur le rôle qu'il jouait. La conversation roulait sur certains papiers ayant trait à des faits auxquels mon père, hélas ! paraissait n'avoir pas été étranger. Je compris que le duc voulait chasser des souvenirs qui pesaient sur sa conscience, et que l'inconnu exigeait le prix de son silence.

Les muscles de la jeune fille se contractèrent et, pour la seconde fois, elle dut s'interrompre.

— Lassé de cette lutte, où les menaces de ses serviteurs étaient encore plus impérieuses que leurs demandes, mon père recouvra un moment d'énergie et leur ordonna de sortir. Je vis passer sur le visage de l'inconnu un sourire hideux. Il était évident que cet homme était en possession d'un secret dont la révélation pouvait perdre mon père, et qu'il tournerait, quand il y trouverait son avantage, c. tte arme contre le duc. Le même jour, mon père reçut une seconde visite. Et la Providence voulut une fois de plus qu'à l'insu de don Alexandre, je fusse témoin d'une scène dont je ne puis te parler sans frémir.

En achevant ces mots, Anita sentit la force factice qui l'avait soutenue jusqu'alors, l'abandonner tout à coup. Elle resta quelques minutes muette, promenant autour d'elle des yeux égarés, comme pour s'assurer que personne ne pouvait entendre ce qu'elle allait dire. Puis baissant encore la voix, avec un air de terreur, elle continua, parlant presque inintelligiblement :

— Celui qui était entré chez mon père, sans même demander qu'on l'introduisit, était un officier étranger, un colonel français, dont l'extérieur respirait une grande noblesse d'âme en même temps qu'une volonté de fer. Quelle fut ma stupéfaction en voyant mon père trembler devant lui et le considérer avec l'anxiété d'un accusé qui attend son arrêt de son juge. Je ne tardai pas à me convaincre que le duc, courbé sous la menace de l'officier, était entièrement à sa merci.

Une rougeur subite avait couvert le visage d'Anita. Puis, appuyant sa tête sur la poitrine de Virginie, elle se remit à pleurer.

— Oui, dit-elle en relevant le front, lorsqu'elle fut parvenue à dominer ses hésitations par un grand effort de volonté, j'entendis cet étranger accabler mon père d'imputations flétrissantes et je vis le duc de Balboa demander grâce à genoux. Glacée de terreur, j'appris que don Alexandre, que mon père n'était arrivé à la richesse que par les chemins de la honte et du crime.....

Virginie, stupéfiée par ces paroles, tressaillit, toute pâlisante.

— Ah ! les angoisses où je vis depuis ce moment sont horribles, poursuivit Anita baissant la tête ; avoir été toujours fière de la réputation d'un père, de tout l'éclat qui le distingue, et soudainement,

acquérir l'affreuse certitude que ce renom d'honneur est usurpé, que le blason dont on se croyait légitimement jalouse sera demain souillé publiquement d'un opprobre ineffaçable !

Il y eut un grand silence. Les deux amies se regardaient sans pouvoir parler, et Virginie serait dans ses mains celles d'Anita qui étaient couvertes d'une moiteur glaciale.

— L'officier étranger, reprit la fille du duc, avait une attitude exempte d'arrogance et de fureur, mais son calme même montrait combien sa résolution était impitoyable.

— Duc de Balboa, disait-il, vous avez fait empoisonner ma femme, la duchesse Térésa, pour vous emparer de ses biens que vous détenez depuis seize ans. Les papiers que j'ai en ma possession le prouveront. Vous avez fait voler ma fille avec le fils du docteur Herbin ; répondez, qu'avez-vous fait d'eux ? J'arracherai le masque dont vous vous couvrez, et je vous livrerai au bourreau. Œil pour œil, dent pour dent.

— Mon père se taisait. Son silence ne pouvait être pour moi qu'un aveu. Je le vis s'affaïsser et tomber inanimé sur le parquet. N'obéissant plus qu'à mon devoir, je me précipitai vers lui ; mais déjà l'officier, pris de pitié, avait appelé au secours en tirant le cordon de la sonnette. Rosta accourut. Je priai l'étranger de la suivre et de m'attendre ici au salon. Quand je le rejoignis, je le trouvai en contemplation devant ton portrait. Je le suppliai d'être clément. Tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut un délai de huit jours.

Elle s'appuya contre le canapé où elle était assise et éclata en sanglots.

— Après-demain Virginie, s'écria-t-elle, si sa fille ne lui est pas rendue, il se vengera !

Puis, le cœur serré d'angoisse, elle resta la bouche ouverte, avec un flot de larmes coulant de ses grands yeux fixes.

Virginie, très pâle, demeurait enfoncée dans une vague rêverie. Elle songeait au récit de don Santos Alfaro, et elle se demandait s'il n'y avait pas entre l'enlèvement des enfants élevés par le docteur Herbin et le rapt dont elle avait été elle-même victime avec Horace, un point de similitude et de rapprochement. Tout à coup le portrait qu'Anita venait de lui faire du complice de don Alexandre lui revint à l'esprit. Don Santos Alfaro avait, lui aussi, une cicatrice au front. Les soupçons qu'elle avait refoulés remontèrent dans son cerveau avec un choc pareil à celui des vagues qui rétrogradent.

Elle contempla Anita d'une manière inquiète presque effarée, puis l'attirant de nouveau à elle, avec une tendresse ineffaçable, elle la prit sur son cœur et l'y tint longtemps, comme pour l'arbriter contre l'avenir obscurci par tant d'épaisses ténèbres.

— Ces enfants enlevés au docteur Herbin, demanda-t-elle craintivement, n'ont-ils pas été abandonnés par leur ravisseur, il y a seize ans et demi, sur la frontière d'Espagne, près des Pyrénées françaises, et attachés à un arbre ?

— Oui, oui..., dit Anita d'une voix saccadée.

Puis, ressaisie par le paroxysme du désespoir, blanche comme une statue de cire, elle retomba dans le silence de la prostration.

— Ce ravisseur, qui est-il ? reprit Virginie. Ton père l'a-t-il nommé ?

Anita rouvrit péniblement ses yeux qui s'étaient fermés d'eux-mêmes, et fit un geste négatif.

— Et cet inconnu dont la visite chez ton père a précédé celle de l'officier, a-t-il reparu ? Sais-tu comment il s'appelle ?

Anita essaya de parler, mais les paroles s'étouffaient dans sa gorge, ses prunelles restaient fixées contre celles de son amie, ses lèvres frémissaient, ses narines battaient, et sa main, qu'elle appuyait sur celle de Virginie avait un mouvement convulsif. Mais bientôt l'expression de torpeur funèbre reparut sur son visage, et elle sembla ne plus appartenir à la terre.

Virginie, pour faire diversion à ces pensées sinistres, raconta la scène qui s'était passée la veille chez sir Richard, n'oubliant aucun détail du récit de don Santos Alfaro, et dépeignant longuement la physionomie et l'allure du colporteur.

Anita avait d'abord écouté son amie avec in-